

De l'identité métisse à l'écriture hybride

Duras la métisse. Métissage fantasmatique et linguistique dans l'oeuvre de Marguerite Duras, de Catherine Bouthors-Paillart, Droz, 246 p.

Ching Selao

Number 193, November–December 2003

La frontière : récits de l'entre-deux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18685ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Selao, C. (2003). De l'identité métisse à l'écriture hybride / *Duras la métisse. Métissage fantasmatique et linguistique dans l'oeuvre de Marguerite Duras*, de Catherine Bouthors-Paillart, Droz, 246 p. *Spirale*, (193), 26–27.

DE L'IDENTITÉ MÉTISSE À L'ÉCRITURE HYBRIDE

DURAS LA MÉTISSE. MÉTISSAGE FANTASMATIQUE ET LINGUISTIQUE DANS L'ŒUVRE DE MARGUERITE DURAS
de Catherine Bouthors-Paillart

Droz, 246 p.

DANS sa biographie de Marguerite Duras, Laure Adler souligne l'inspiration que l'écrivaine tirait de sa terre natale, ce lieu définitivement quitté en 1933 mais où elle n'a cessé, sa vie durant, de se ressourcer pour écrire : « *Que serait Marguerite sans l'Indochine? Serait-elle même devenue Duras?* » (Gallimard, 1998), se demande Adler. À cette question, l'ouvrage de Catherine Bouthors-Paillart semble répondre que sans l'enfance en Indochine, l'œuvre durassienne ne serait pas teintée d'un certain accent étranger et ne nous aurait pas plongés dans cet univers à la fois proche et lointain que Claude Roy a nommé « la Durassie ». S'inspirant des textes et de la vie de l'écrivaine, la critique propose de lire ses écrits à partir d'une poétique métisse, d'une expérience de l'altérité où « *l'éthique du métissage est une pensée du risque et de l'imprévisible, qui accepte que les choses et les êtres échappent à la maîtrise et ne puissent être casés dans des concepts hermétiques et monologiques* ». Particulièrement intéressant pour sa deuxième partie qui analyse ce que plusieurs ont appelé « *la langue de Duras* » selon les structures et la syntaxe de la langue vietnamienne, cet essai magnifiquement écrit n'échappe toutefois pas à certains pièges que tend la problématique du métissage et offre une vision romantique du sujet en célébrant l'identité métisse de Duras qui, à l'instar de la fleur qui la nomme, Marguerite, est faite d'un « *cœur jaune et [de] pétales blancs* ».

Le métissage comme mésentente

Un long extrait d'un article intitulé « Les enfants maigres et jaunes » ouvre ce livre qui fait remarquer l'importance de ce court texte dans la mesure où « *Duras y développe pour la première fois à l'âge de soixante-deux ans une rationalisation a posteriori de sa question identitaire en termes de déliaison, d'inceste et de métissage : triade qui constitue tout à la fois le traumatisme majeur de son existence, l'une des figures les plus récurrentes de son œuvre et surtout l'un des ressorts structurels les plus prégnants de son expérience et de sa pratique de l'écriture* ». Déliaison par rapport au corps maternel, désir incestueux pour le petit frère et fantasme de métissage que traduit l'incorporation de la race annamite, l'auteure indique dès les premières pages de son essai que ces motifs, repris entre autres dans *L'amant* et dans

L'amant de la Chine du Nord, trahissent un rejet de la mère qui incarne la race blanche. Selon les termes de Duras, la narratrice et son frère sont « *des petits créoles plus jaunes que blancs* », inspirant Bouthors-Paillart à les lire comme des personnages métis qui contestent l'autorité maternelle (et donc l'autorité coloniale) en refusant d'avalier la nourriture provenant de France et en se gavant d'aliments asiatiques contre l'injonction de la mère. Dans cette première partie de l'ouvrage fortement inspirée par ce court texte, la critique souligne à juste titre que si l'inceste apparaît d'abord comme le contraire du métissage à cause de son désir du Même et de son rejet de toutes formes d'altérité, ceux-ci se conjuguent néanmoins dans l'œuvre durassienne et forment un couple contre la menace d'engloutissement représentée par la mère. Suivant une perspective psychanalytique, la critique met en relief le double mouvement d'abjection (de la race blanche) et d'incorporation (de la race jaune) des jeunes protagonistes qui s'identifient au peuple indigène, figure de la contamination et des maladies que symbolisent les mangues empoisonnées, au risque d'une mise à mort identitaire et réelle.

Précisant que le devenir-métis des personnages durassiens vient d'un « ailleurs indicible », qu'il n'est pas un état biologique, Bouthors-Paillart distingue deux types de métissage : conjonctif, c'est-à-dire le sens traditionnel qui fait du métissage un mélange des « races » et des « sangs », et disjonctif, à savoir le métissage comme forme de mésentente, comme lieu de l'impossible tissage des identités. Lieu où il est impossible de retracer une origine et où les identités se rencontrent sans se mélanger, le métissage n'est pas sans rappeler la créolisation d'Édouard Glissant, qui insiste non pas sur la fusion des cultures et des langues, mais plutôt sur la tension que créent leurs contacts.

Duras : entre blanche et jaune

L'étude des personnages qui témoignent du devenir-métis (l'enfant, l'amant chinois, Hélène Lagonelle, entre autres) est intéressante et on pourrait en dire autant pour les passages, dans *L'amant* et dans *L'amant de la Chine du Nord*, du nettoyage de la maison à grande eau et de la descriptioin du fleuve, qui sont subtilement lus comme des scènes de métissage. Mais tandis que

Bouthors-Paillart souligne que le métissage chez Duras défie toute origine, n'étant pas un état biologique, elle indique par ailleurs que l'écrivaine, malgré tout, n'en demeure pas moins blanche, une Blanche qui n'est pas sans reproches. D'une part rangée du côté des boys, c'est-à-dire toujours et partout « boycottée », Duras se trouve, d'autre part, associée aux racistes « criminels ».

Si les identités passent par les identifications à l'autre, « *[I]l e désir métis se heurte toutefois à une irréductible impossibilité* » : impossibilité, entre autres, de s'identifier ou, pour le dire avec les mots de Duras, de s'« *imaginer être juive* ». Dès lors, aussi subversif que se voudrait le métissage qui, tout en contestant une origine « pure », n'en aspire pas moins à une origine métisse ou à un métissage originaire, la transgression a ses limites et ses difficultés. On s'étonne donc d'entendre l'auteure de cet essai suggérer que la condition métisse de Duras est une expérience universelle et que ses textes, ainsi que le métis lui-même, parlent d'une situation propre à tout humain et non pas de questions identitaires spécifiques. De ce fait, on a parfois le sentiment que pour elle, tous les personnages marginaux des textes durassiens sont métissés et ce, pour la simple raison qu'ils appartiennent à la marge (le camp des opprimés) et non au centre (le camp des dominants). Certes, le métissage nous oblige à nous ouvrir à l'altérité et à mettre en cause les rapports de pouvoir fondés sur le mythe d'une identité pure et déterminée, mais lui accorder une dimension universelle ne reviendrait-il pas à annuler sa « spécificité » — qui est la reconnaissance et la valorisation (du mélange) des différences — et à rendre ses significations et son importance caduques? D'ailleurs, Bouthors-Paillart relève elle-même pertinemment le danger d'« *une pensée du métissage qui rejoindrait paradoxalement les modalités d'une pensée anti-métisse en s'imposant comme abolition des différences identitaires dans une homogénéité idéalement unifiante : cette dernière ne peut être que létale, atrophie subjective menant nécessairement à l'asphyxie et à l'immobilisation du balancier identitaire* ».

La deuxième partie de l'essai, qui offre de nombreux extraits d'entretiens dans lesquels Duras parle de sa pratique d'écriture, examine avec justesse — bien qu'assez tardivement, même si Bouthors-Paillart annonce à plusieurs reprises l'étude linguistique qui s'ouvre plutôt

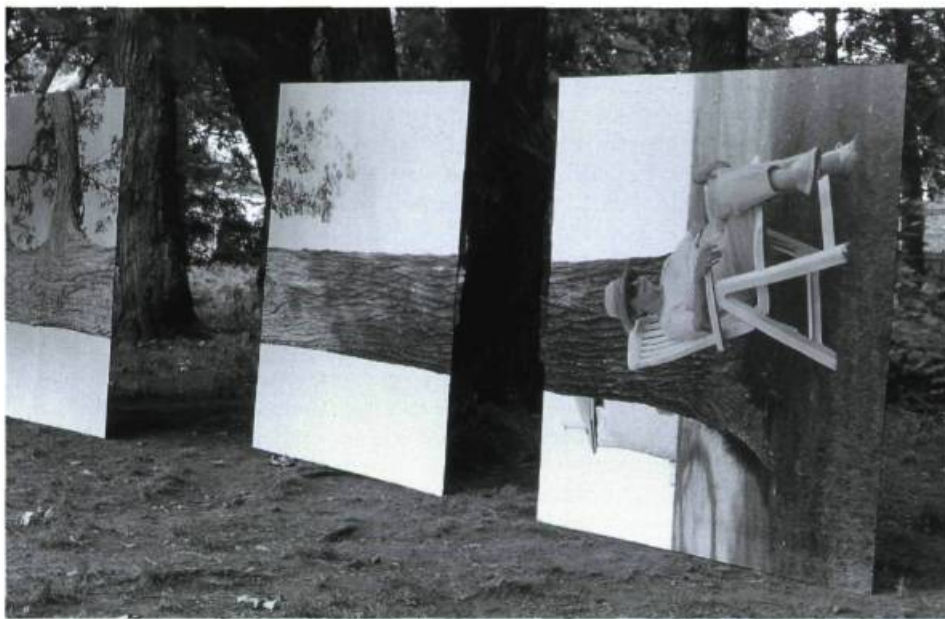
par une assez longue analyse thématique — les traces de la langue vietnamienne dans l'écriture durassienne. Cette étude minutieuse est intéressante dans la mesure où elle montre ce que d'autres n'avaient que suggéré, c'est-à-dire qu'en reniant la langue de sa terre natale, qui n'est pas la maternelle, l'écrivaine ne l'a jamais tout à fait oubliée, de sorte que le rythme de ses textes est très près d'une « musicalité orientale » (l'expression, ici, est de l'auteure et de la traductrice franco-vietnamienne Kim Lefèvre que la critique cite en exergue à un de ses sous-chapitres). Consacrant d'importantes pages à l'explication de la syntaxe, des structures et de la morphologie du vietnamien et ce, en ayant soigneusement recours à des ouvrages sur la linguistique de cette langue, Bouthors-Paillart souligne la simplicité des structures syntaxiques et morphologiques de l'écriture vietnamienne qui manifeste une préférence marquée pour la juxtaposition des propositions plutôt que pour la coordination ou la subordination. En plus de ces caractéristiques qui se retrouvent dans l'écriture durassienne, elle insiste également sur l'aspect tonal, rythmique de la langue vietnamienne, qui semble correspondre à la « syntaxe musicale » que recherchait Duras. Pour appuyer ses dires, la critique donne de pertinents exemples tirés de l'œuvre durassienne. Ainsi, au sujet des redoublements lexicaux qui sont très fréquents en vietnamien, elle cite cet extrait de *L'amant* : « [la mère] use tout jusqu'au bout, croit qu'il faut, qu'il faut mériter, ses souliers, ses souliers sont éculés, elle marche de travers, avec un mal de chien... » ; et ces quelques expressions très durassiennes et « vietnamiennes » : « cette blancheur blanche », « la vie vivante », « une mort morte », « soldes soldés ». « Ce qui pourrait n'apparaître que comme redondance plus ou moins heureuse ou pléonasmе maladroit ou dérangent sonne dans le texte de Duras comme un lointain écho de la langue vietnamienne remonté subrepticement à la surface du texte et perturbant comme joyeusement les codes de ce que l'on voudrait appeler la bienséance de la langue française. »

L'écriture hybride

Sans insister davantage sur les exemples qui nous sont offerts, mentionnons néanmoins que les formules oxymoriques affectionnées par Duras (« très belle laideur », « folie sérieuse », « vieille enfant », « douleur heureuse », « Flandres tropicales », etc.) ne sont sans doute pas étrangères aux constructions antithétiques fort courantes dans la langue vietnamienne, ce que montre finement Bouthors-Paillart. Aussi précise-t-elle que si le vietnamien est, par opposition au français, plus simple, voire plus « pauvre » sur le plan grammatical, il est par ailleurs riche de significations et privilégie le style suggestif, les tours elliptiques, les hiatus sémantiques, plutôt que les explications abondantes, ce qui, dans cette veine, rejoint de façon remarquable l'écriture durassienne. De fait, on

connait le désir de Duras, maintes fois exprimé, de dépouiller la langue française, de la décharner par une écriture de la maigreur et de la rendre perméable à d'autres langues. La critique n'hésite pas à associer « la langue jaune » aux personnages asiatiques, notamment à la mendicante décrite par Duras comme étant « pauvre, détruite, enflée par la misère », et « la langue blanche » aux personnages occidentaux, tel le vice-consul, « riche, décadent, bouffi de tout » : les premières épithètes étant reprises pour qualifier la « langue jaune » et les autres pour désigner la « langue blanche ». En spécifiant que ces comparaisons ne servent nullement à porter un jugement de valeur sur la langue vietnamienne, Bouthors-Paillart met en

peut-être un peu plus originale qu'elle ne l'est véritablement. Car il n'est pas sûr que l'analyse des soubresauts intempestifs d'une autre langue dans l'œuvre durassienne ne s'inscrive pas dans ce que Glissant appelle la créolisation, bien que la critique suggère le contraire. « S'il y a métissage linguistique, écrit-elle, il se situe donc non au niveau lexical, mais à un niveau beaucoup plus profond, plus archaïque, plus insaisissable aussi peut-être. Certaines spécificités structurelles de la langue de Duras — qu'elles soient morphologiques, syntaxiques, ou encore rythmiques — apparaissent en effet calquées sur celles de la langue vietnamienne, et viennent court-circuiter le déroulement canonique de la phrase française. » Cette hypothèse théorique qui explique en quoi



Ivan Binet, *Mère et arbre au repos*, 2000, épreuves chromogènes montées sur maronite, détail de l'installation extérieure, Maison Hamel-Bruneau, Sainte-Foy.

relief la « pauvreté » du vietnamien et l'opulence du français. Mais outre la question du jugement de valeur, on pourrait s'interroger sur la récurrence des appellations « langue jaune » et « langue blanche » tout au long de l'essai, qui n'est pas loin d'une forme de « racialisation » des langues dans un ouvrage qui insiste pourtant sur le métissage en tant que lieu de fantasmes, d'interpénétrations linguistiques, et non en tant qu'état biologique ou « racial », la couleur ayant été l'argument principal des théories racialistes.

Duras la métisse n'en demeure pas moins un livre intéressant dans lequel Bouthors-Paillart fait montre d'originalité en proposant des lectures métisses qui créent parfois des tensions entre elles. Il arrive quelquefois, cependant, que ce désir d'originalité incite l'auteure à se vouloir

la langue de Duras n'est pas une langue créole en ce qu'elle ne participe pas au processus de créolisation linguistique tel que l'entend Glissant semble réduire le concept de ce dernier à une intrusion de vocables étrangers dans un texte écrit en français. Or, les structures et la part « plus insaisissable » de la langue durassienne correspondent tout à fait à la définition de la créolisation de Glissant. Ceci n'enlève rien, au contraire, à la pertinence de l'analyse linguistique de cet essai, mais souligne peut-être qu'en matière de métissage tous s'accordent pour contester les origines dès lors que plusieurs aspirent, sans doute un peu paradoxalement et à tort ou à raison, à être à l'origine d'une pensée ou d'une lecture métisse subversive.

CHING SELAO